

Nous vivons dans une époque où la spiritualité s'invite dans le débat public, les réseaux sociaux et les quêtes individuelles. On parle de religion, de transcendance, et parfois de retour à D.ieu. Mais ce retour est-il toujours authentique ? Est-il toujours sain ? Ou bien, sous couvert de religiosité, surgissent parfois des formes de fanatisme et des élans d'absolu qui échappent à toute critique, tant ils sont enveloppés d'un vernis sacré ?

Dans un monde où la subjectivité est reine, chacun se croit autorisé à ressentir le sacré à sa manière, à s'inventer une religion sur mesure, à brûler d'un feu personnel, souvent sans connaissance, sans ancrage, sans maître, sans repères. Mais tout feu n'est pas lumière. Certains incendient les âmes au lieu de les élever.

Le judaïsme enseigne que la flamme véritable ne jaillit pas d'un élan intérieur désordonné, mais d'une rencontre entre l'aspiration humaine et la Thora. La ferveur est juste lorsqu'elle s'enracine dans l'écoute, la halakha et la transmission. C'est pourquoi les Pirkei Avot nous enseignent : Assé lekha rav, « fais-toi un maître ». Car une ferveur non guidée peut devenir un feu dangereux. La quête de spiritualité authentique exige une rigueur morale, un référent, une autorité reconnue. On ne s'élève jamais seul : on s'élève parce qu'on a reçu, parce qu'on a appris, parce qu'on se laisse conseiller.

C'est là tout le sens du drame de Nadav et Avihou, les deux fils d'Aaron. Pour se rapprocher du service divin, ils prirent une initiative personnelle. Leur feu n'était pas ordonné par D.ieu. Il était étranger. Trop personnel. Trop impatient. Non demandé. Le Talmud enseigne que l'idolâtrie, en hébreu avoda zara, signifie littéralement un « service étranger » : un culte qui semble religieux mais qui est étranger à la volonté divine. Nadav et Avihou n'étaient pas idolâtres au sens classique, mais leur geste, bien que sincère, relevait d'une offrande qui ne répondait à aucune injonction. Leur intention n'était pas mauvaise, mais leur feu, en dehors de la Loi, fut fatal.

La Torah ne condamne pas l'élan. Elle le sanctifie. Mais elle exige que cet élan soit guidé, contenu, orienté vers le bien et non vers soi. Le feu sacré descend du ciel en réponse à une offrande désirée par Hachem. Le feu étranger, lui, part du moi et ne trouve pas d'écho dans l'absolu.

Dans ce récit, D.ieu ne nous enseigne pas la peur. Il nous enseigne la lucidité. Celle qui distingue la lumière de l'illusion. Celle qui apprend à nourrir un feu intérieur qui éclaire, sans jamais brûler.

Et lorsque l'on choisit de se rapprocher de la Torah, de vivre avec plus de rigueur, plus de ferveur, plus de fidélité, il est essentiel de ne jamais se couper du monde. Être plus religieux ne signifie pas être plus séparé. Au contraire : cela doit nous rendre plus reliés, à D.ieu bien sûr, mais aussi à nos frères et sœurs, y compris à ceux qui ne partagent pas encore ce chemin. Ce n'est pas de tolérance qu'il s'agit, mais de lien. De respect. D'écoute. De présence. Car la lumière de la Torah ne se garde pas pour soi, elle se partage.